

Renaissances en mode plutôt mineur

Jean-Pierre Boucher, *Les vieux ne courent pas les rues*, Montréal, Boréal, 2001, 210 p., 21,95 \$.

Monique Le Maner, *Ma chère Margot*, Montréal, Triptyque, 2001, 192 p., 18\$.

Didier Leclair, *Toronto, je t'aime*, Ottawa, Vermillon, 2000, 176 p., 18 \$.

Julie Sergent

Number 105, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2002). Review of [Renaissances en mode plutôt mineur / Jean-Pierre Boucher, *Les vieux ne courent pas les rues*, Montréal, Boréal, 2001, 210 p., 21,95 \$. / Monique Le Maner, *Ma chère Margot*, Montréal, Triptyque, 2001, 192 p., 18\$. / Didier Leclair, *Toronto, je t'aime*, Ottawa, Vermillon, 2000, 176 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 25–26.

Jean-Pierre Boucher, *Les vieux ne courent pas les rues*, Montréal, Boréal, 2001, 210 p., 21,95 \$

Monique Le Maner, *Ma chère Margot*, Montréal, Triptyque, 2001, 192 p., 18 \$.

Didier Leclair, *Toronto, je t'aime*, Ottawa, Vermillon, 2000, 176 p., 18 \$.

Renaissances en mode plutôt mineur

ROMAN
Julie Sergent

Si Jean-Pierre Boucher réussit à donner vie de façon convaincante à ses vieux, Monique Le Maner et Didier Leclair abandonnent leur héros dans un cul-de-sac romanesque.

A PRÈS AVOIR RÉUNI UNE DISTRIBUTION COLOSSALE sur la scène du Théâtre d'Aujourd'hui en mars 2000 (Sutto, Oigny, Pelletier, Mercure, Bégin, Collin, Choquette et Gai), la pièce *Les vieux ne courent pas les rues* a récemment été publiée sous forme de roman.

Dans la cour des vieux

Ce n'est qu'un juste retour des choses, en fait, puisque son auteur, le romancier, nouvellier et essayiste, professeur de littérature à l'Université McGill, Jean-Pierre Boucher, avait d'abord écrit ces monologues de personnes âgées, qui constituent l'essentiel du roman, à dessein de les inclure dans son recueil de nouvelles *La vie n'est pas une sinécure* (Boréal, 1995), lequel s'articulait non sans humour autour du thème de la maladie. C'était là la première pièce de Boucher, et s'il a été plutôt gâté de la voir jouée par tant de prestigieux comédiens, les lecteurs peuvent également se trouver assez chanceux de pouvoir la lire sous forme de roman.

Les vieux ne courent pas les rues ne bouleversera pas la littérature québécoise (peu de romans y prétendent), mais voilà tout de même un roman qui propose une histoire qui se dessine littéralement dans l'esprit du lecteur,

un monde qui rappelle les *Chroniques...* de

Michel Tremblay, un roman, même, qui aurait pu être celui de Tremblay si Pierrette et Thérèse et les autres s'étaient retrouvés à l'hospice en train d'appeler la mort ensemble.

L'action se passe un 2 février frigidifiant dans une résidence de vieux, où ceux et celles qui n'ont pas encore été envoyés à l'étage des moribonds en bavoire s'adonnent à leurs occupations quotidiennes. Madame Brodeur est en train de tricoter des chaussettes de laine orange (« c'était la laine la moins chère ») en se plaignant à « la jeunesse » qui vient faire le ménage dans sa chambre qu'elle va bientôt mourir de froid. Dans la chambre contiguë, il y a le vieux Roméo qui s'imagine parlant de hockey avec son petit-fils émigré à Toronto, lui racontant ce que c'était dans le temps de Rocket Richard, quand les joueurs de hockey savaient encore jouer. Il y a Mado et Donat, qui forment un couple depuis plus de cinquante ans : elle, une aveugle obèse, et lui, un homme tendre et menu qui se réjouit enfin de pouvoir s'occuper de sa femme. Dans leur dos, tout le monde appelle le couple de

Mado et Donat, les Madona. Mais il est vrai que tout le monde parle dans le dos de tout le monde ici. Ils sont sept et ils sont tous essentiellement pris avec la même chose : la vieillesse, la souffrance, la peur de mourir, l'immensité de leur solitude, la certitude qu'on ne les aime plus, que personne ne les aime plus. Et bien que la jeune femme qui nettoie les chambres montre quelque énergie à vouloir soulager l'un et l'autre de leurs détresses, et même si le ton de Jean-Pierre Boucher frôle très souvent le burlesque, on n'a guère de raisons de se réjouir ici. Voilà des histoires tragicomiques. Mauditement vraies.

Secrets trop bien gardés...

Alors qu'elle vient de recevoir un faire-part d'une amie d'enfance annonçant les funérailles du père de celle-ci, Dominique, dite Doudou, se décide enfin à écrire à cette compagne d'école et de jeu, la chère Margot.

Mais est-ce bien ainsi que les choses se passent : Margot écrivant à Doudou, puis Doudou lui répondant, profitant de cette nouvelle correspondance pour lui dire toute la vérité au sujet de l'assassinat, à onze ans, de l'autre copine de leur trio, celle dite Le Crabe ? On aimerait bien savoir ce qui se passe au juste dans ce roman épistolaire de Monique Le Maner, et ne pas être sans cesse obligé soi-même de tirer ses propres conclusions. Laisser au lecteur la liberté d'imaginer les détails d'une histoire et d'en espérer la résolution, cela fait partie du séduisant contrat entre nous.

Mais l'abandonner avec un roman qui refuse jusqu'à la dernière ligne de se dévoiler, comme si l'auteure elle-même ignorait la vérité, ce n'est plus du jeu.

Les premières lettres que signent Doudou, et même presque toutes à vrai dire, ne manquent pourtant pas d'intérêt. Quelque chose s'est passé pour que cette femme qui a jadis joué avec ses copines dans le petit sentier de leur village de Gngnan, tel qu'elle le nomme, en soit encore, la quarantaine venue, à ressentir de telles émotions, haine, envie, complicité et abandons emmêlés, pour son amie d'enfance. « Tousses-tu toujours autant, ma chérie, ou ça va un peu mieux ? Réponds-moi, ordure, ou je te tue. »

Doudou a commencé à perdre la tête, assurément, trente ans plus tôt, lorsqu'elle a vu son amie Le Crabe être étranglée dans le petit sentier où le



Bernard Couët

Le Manège des intrigants

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

Dans le Québec de la Révolution tranquille, Marcel Grenon est le bras droit du ministre des Ressources naturelles. Cet ex-prêtre, brillant, idéaliste, au passé houleux, met tout son cœur et toutes ses énergies à la construction d'une société nouvelle qu'il croit meilleure et enfin libérée du duplessisme. Mais le manège tourne et les chevaux reviennent...

Même si la trame de ce roman est invention pure et la plupart des personnages, fictifs, les décors physiques et temporels de cette comédie humaine, plantés par l'auteur, sont réels et surtout très grouillants de vie, d'amour et de magouilles.

Une intéressante saga initiée dans les romans
Les Amants du Royaume (1999)
et *Le Retour de l'exilé* (2000).

JCL
1977-2002
25
ANS
d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur

www.jcl.qc.ca

trio s'amusait d'ordinaire. Et n'avait-elle pas souffert avant, la pauvre, celle de qui tout le monde disait qu'elle était grosse et puait les oignons frits ? Et n'a-t-elle pas souffert ensuite ?

Le lecteur ne saura bientôt plus si Doudou a bien 40 ans comme elle le dit ou si elle n'en a pas plutôt 100, qu'elle berce comme faire se peut, affligée de souvenirs d'enfance, recluse dans sa maison de vieux. Et ces lettres ne sont peut-être même pas ça, après tout ; à peine des idées, des sensations fortes mais confuses, la salade d'une psychotique peut-être, on n'en sait rien. Il y a malheureusement trop d'aspects inconnus ici pour permettre à ce personnage et à ses visions même d'exister.

Noirs désirs

Didier Leclair est né à Montréal, mais il a passé son enfance et son adolescence en Afrique, puis il est revenu vers nous, à la fin des années quatre-vingt, et s'est installé à Toronto, où il œuvre désormais dans le domaine des relations publiques, et où lui a été décerné le prix Trillium 2001 par le gouvernement de l'Ontario pour son premier roman (dont l'intitulé mérite quant à lui un prix citron), *Toronto, je t'aime*.

On devine que c'est un peu de l'histoire de l'auteur qui s'écrit à travers celle du personnage de Raymond Dossougbé, jeune homme originaire de Cotonou (une des villes principales du Bénin) qui débarque un beau jour à Toronto dans le but, explique-t-il, d'y « renaître », loin de la misère, loin surtout des jeunes Africains désespérés avec lesquels il faisait congrégation.

Je voulais rompre avec la fraternité des opprimés. Celle-là même dans laquelle j'avais grandi. [...] Tout Africain apprenait à être solidaire des opprimés avant de savoir lire. [...] Or j'étais à Toronto pour tourner la page. [...] Personne n'allait briser mon rêve.

Venu là, plutôt qu'à Montréal où il pourrait parler sa langue maternelle (mais bon, tant qu'à tourner la page...) dans l'espoir de rejoindre un compatriote (qu'il ne verra finalement pas, le garçon s'étant poussé à... Montréal), Raymond doit composer avec d'autres immigrants, Africains ou Haïtiens, pour qui la solidarité est au contraire un principe inéluctable. Pendant que ces derniers chantent du Bob Marley en louant les actions de Malcolm X et de Martin Luther King, Raymond s'enivre de tout ce qui constitue pour lui l'univers blanc.

Pour me débarrasser de l'admiration gratuite que je vouais aux Blancs, dit-il, je devais aller au bout du mythe. Pénétrer profondément dans son mystère afin d'en émerger un jour satisfait et guéri.

Or, le pèlerinage de Raymond s'avère, malheureusement pour le lecteur nord-américain, plutôt convenu (passons sur ses histoires avec des caricatures de femmes blanches qui se jettent à ses pieds). On est à peine touché par ses maladresses dans l'escalier roulant et par sa fascination pour l'abondance sous toutes ses formes. On l'est davantage par son mal du pays, par la tristesse qui l'étreint d'être parti (et d'avoir laissé là-bas son amour) dans l'espoir d'une vie meilleure. Mais surtout on est déçu de cette histoire qui ne se développe pas, qui se limite à être un début, ce qui est parfait pour une vie, mais pas fameux pour un roman.

